

Percy B. Shelley

Préface à la révolte de l'Islam

traduite par Robert Davreu

La révolte de l'Islam, poème en douze chants de P.B. Shelley, composé en 1817 à Great Marlow, s'intitulait d'abord *Laon and Cythna ; or, the Revolution of the Golden City : A vision of the Nineteenth Century*. A la demande d'Ollier, son éditeur, Shelley, censura son texte initial (déjà publié à très peu d'exemplaires) pour effacer la relation incestueuse entre ses deux protagonistes ; en fait aussi certains aspects politiques qu'Ollier avait eu l'habileté de ne pas mettre en avant, sachant que Shelley aurait refusé alors toute modification. La préface prend aujourd'hui une résonance étrange, non ?

« οσσις δὲ βροτῶν ἔθνος ἀγλαϊαῖς ἀπτόμεσθα
περαίνει πρὸς ἔσχατου πλοοῦ¹ ναυσὶ δ' ὄντε
πέξθς ἰώνουεθροῖς ἐς γπερβρῆωνά γῶνα
θαυματᾶν ἑδόν »

Pindare, Pythique X

Le Poème que je livre à présent au monde est une tentative dont je n'ose guère attendre le succès, et dans laquelle un écrivain de réputation bien établie pourrait échouer sans disgrâce. C'est une mise à l'épreuve de la trempe de l'esprit public, pour voir dans quelle mesure la soif d'une condition plus heureuse de la société morale et politique survit, parmi les gens éclairés et raffinés, aux tempêtes qui ont ébranlé l'époque dans laquelle nous vivons. J'ai cherché à enrôler l'harmonie du langage métrique, les combinaisons éthérées de l'imagination, les transitions rapides et subtiles de la passion humaine, tous ces éléments qui constituent essentiellement un Poème, au service d'une morale libérale et compréhensive ; et dans le dessein d'attiser au plus profond de mes lecteurs un enthousiasme vertueux pour ces doctrines de liberté et de justice, cette foi et cette espérance en quelque chose de bon, que ni la violence, ni la présentation fallacieuse, ni le préjugé ne peuvent jamais totalement éteindre parmi le genre humain.

Dans ce dessein, j'ai choisi une histoire de passion humaine dans son caractère le plus universel, diversifiée par des aventures émouvantes et romanesques, et qui, au mépris de toutes les opinions et de toutes les institutions artificielles, en appelle aux sympathies communes de tout cœur humain. Je n'ai fait aucune tentative pour recommander les motifs que je voudrais substituer à ceux qui gouvernent à présent l'humanité, par la voie d'une argumentation méthodique et systématique. Je voudrais seulement éveiller les sentiments, de telle sorte que

le lecteur puisse apercevoir la beauté de la vertu véritable, et soit incité à ces enquêtes qui ont conduit à ma conviction morale et politique, ainsi qu'à celle de quelques-unes des intelligences les plus sublimes d'ici-bas. Ainsi le Poème est-il (à l'exception du premier chant, qui est purement introductif) narratif, et non didactique. C'est une succession de tableaux illustrant la croissance et le progrès de l'esprit individuel aspirant à l'excellence, et dévoué à l'amour de l'humanité ; son influence pour ce qui est de raffiner et de rendre plus purs les élans les plus tardifs et les plus inusités de l'imagination, de l'entendement et des sens ; son impatience devant « toutes les oppressions qui se pratiquent sous le soleil » ; son inclination à éveiller l'espérance publique, et à éclairer et rendre meilleure l'humanité ; les effets rapides de cette inclination ; l'éveil d'une immense nation à un véritable sens de la dignité morale et de la liberté depuis le fond de sa servitude et de sa dégradation ; le renversement de ses oppresseurs sans verser de sang, et le dévoilement des supercheries religieuses grâce auxquelles elle avait été induite en soumission ; la tranquillité du patriotisme triomphant, ainsi que la tolérance et la bienveillance universelles de la véritable philanthropie ; la perfidie et la barbarie des soldats mercenaires ; le vice objet non de punition et de haine, mais de clémence et de pitié ; l'absence de foi des tyrans ; la confédération des Maîtres du Monde, et la restauration par des armes étrangères de la Dynastie chassée ; le massacre et l'extermination des Patriotes, et la victoire du pouvoir établi ; les conséquences du despotisme légitime — guerre civile, famine, peste, superstition, ainsi qu'une extinction totale des affections domestiques ; le meurtre judiciaire des défenseurs de la liberté ; le triomphe temporaire de l'oppression, qui s'emploie pour de bon à se prémunir de sa chute finale inéluctable ; la nature transitoire de l'ignorance et de l'erreur, et l'éternité du génie et de la vertu. Telles sont les délinéations successives qui constituent le Poème. Et si les passions élevées par lesquelles j'ai eu en vue de distinguer cette histoire n'excitent point chez le lecteur un élan généreux, une soif ardente d'excellence, un intérêt profond et puissant tel qu'il ne relève point de désirs plus mesquins, que l'échec n'en soit pas imputé à une inaptitude naturelle pour la compassion humaine dans ces thèmes sublimes et qui réchauffent l'âme. C'est la tâche du Poète que de communiquer aux autres l'enthousiasme et le plaisir qui naissent de ces images et de ces sentiments dont la présence à son propre esprit constitue immédiatement son inspiration et sa récompense.

La panique, qui, tel un transport épidémique, s'est abattue sur les hommes de toutes classes pendant les excès résultant de la Révolution Française, cède peu à peu la place au bon sens. On a cessé de croire que des générations entières de l'humanité devaient se résigner à un héritage sans espoir d'ignorance et de malheur, parce qu'une nation d'hommes qui avaient été des dupes et des esclaves des siècles durant avaient été incapables de se conduire avec la sagesse et la tranquillité d'hommes libres dès que quelques-unes de leurs chaînes avaient été en partie ôtées. Que leur conduite n'ait pu être marquée par d'autres caractéristiques que celles de la férocité et de l'irréflexion c'est le fait historique d'où la liberté tire toutes ses recommandations, et la fausseté les pires traits de sa difformité. Il y a un reflux dans la marée des affaires humaines qui porte les espoirs naufragés des hommes dans un hâvre sûr après que les tempêtes sont passées.

La Révolution Française peut être considérée comme l'une de ces manifestations d'un état général du sentiment produit parmi l'humanité civilisée par un défaut de correspondance entre le savoir existant dans la société et l'amélioration ou l'abolition progressive des institutions politiques. L'année 1788 peut être tenue pour l'époque de l'une des crises les plus importantes produites par ce sentiment. Les sympathies liées à cet événement gagnèrent tous les cœurs. Les natures les plus généreuses et aimables furent celles qui participèrent de la manière la plus étendue à ces sympathies. Mais l'on attendait un degré de bien sans mélange tel qu'il était impossible à réaliser. Si la Révolution avait été à tous égards heureuse, alors le mauvais gouvernement et la superstition perdraient la moitié de leurs droits à notre horreur, telles des chaînes que le captif peut ôter du plus petit geste du doigt, et qui n'attaquent point l'âme du poison de leur rouille. La répression causée par les atrocités des démagogues, et le rétablissement de tyrannies successives en France, furent terribles, et l'on en ressentit l'effet jusque dans le coin le plus reculé du monde civilisé. Pouvaient-ils écouter le plaidoyer de la raison ceux qui avaient gémi sous les calamités d'un état social conformément aux dispositions duquel l'un se vautre dans le luxe tandis que l'autre n'a même pas de pain pour manger ? Celui qui était hier un esclave foulé au pied peut-il du jour au lendemain devenir un être libre d'esprit libéral, disposé au pardon, et indépendant ? Telle est la conséquence d'un état de société que doivent produire la persévérance résolue et l'espoir inlassable, le courage endurent et tenace dans sa foi, et les efforts systématiques de générations d'hommes d'intelligence et de vertu. Voilà quelle est aujourd'hui la leçon de l'expérience. Mais, aux premiers revers de l'espoir en le progrès de la liberté en France, l'appétit ardent du bien sauta par-dessus la solution de ces questions, et s'éteignit pour un temps dans l'imprévu de ce qui en résulta. Ainsi, nombre des zélés les plus ardents et les plus compatissants du bien public se sont trouvés moralement ruinés par ce qu'une vue partielle des événements qu'ils déploraient leur faisait paraître comme le saccage mélancolique de tous leurs espoirs chéris. De là vient que la tristesse et la misanthropie sont devenues les traits caractéristiques de l'époque où nous vivons, la consolation d'une déception qui ne trouve inconsciemment de réconfort que dans l'exaspération complaisante de son propre désespoir. Cette influence a contaminé la littérature de l'époque du désespoir des esprits qui la répandent. La métaphysique¹, ainsi que les enquêtes en science morale et politique, ne sont guère plus que de vaines tentatives pour ressusciter des superstitions qui ont volé en éclats, ou que des sophismes comme ceux de M. Malthus², concoctés pour bercer les oppresseurs du genre humain dans l'assurance d'un triomphe éternel. Nos œuvres de fiction et de poésie ont subi

1. Je dois en excepter les *Questions académiques* de Sir William Drummond : un volume de critique métaphysique très pénétrant et très puissant.

2. Il est remarquable, comme symptôme de la renaissance de l'espoir public, que M. Malthus ait attribué, dans les dernières éditions de son œuvre, un ascendant vague à la contrainte morale sur le principe de population. Cet aveu répond à toutes les déductions de sa doctrine défavorables au progrès humain, et réduit *L'essai sur la Population* à un commentaire illustratif du caractère imparable de l'argumentation de *Political Justice* (*La justice politique* de Godwin).

l'éclipse de la même mélancolie contagieuse. Mais l'humanité me paraît émerger de son hypnose. J'ai le sentiment qu'un changement lent est, petit à petit, en train de s'accomplir sans bruit. C'est dans cette croyance que j'ai composé le Poème qui suit.

Je ne prétends pas entrer en compétition avec les plus grands Poètes contemporains. Je n'ai pourtant pas le désir non plus de marcher dans les pas d'aucun de ceux qui m'ont précédé. J'ai cherché à éviter l'imitation de tout style de langage ou de versification propre aux esprits originaux dont il est la marque ; à dessein que, même si ce que j'ai produit était sans valeur, cela m'appartienne cependant en propre. Pas davantage je ne me suis permis aucun système qui joue purement et simplement sur les mots pour divertir l'attention du lecteur d'un intérêt éventuel que je serais parvenu à créer, en m'ingéniant à le dégoûter selon les règles de la critique. J'ai simplement vêtu mes pensées de ce qui me paraissait être le langage le plus évident et le plus approprié. Une personne familière de la nature, ainsi que des productions les plus renommées de l'esprit humain, ne peut guère s'égarer en suivant l'instinct, eu égard au choix du langage, produit par cette familiarité.

Il existe une éducation particulièrement adaptée à un Poète, sans laquelle le génie et la sensibilité peuvent difficilement remplir le cercle de leurs capacités. Aucune éducation, bien sûr, ne peut rendre digne de cette appellation un esprit terne et peu observateur, ni non plus celui-là chez qui, bien qu'il ne soit ni terne ni dénué du sens de l'observation, les voies de communication entre la pensée et l'expression sont obstruées ou closes. Dans quelle mesure est-ce mon lot d'appartenir à l'une ou l'autre de ces dernières catégories, je ne peux le savoir. J'aspire à mieux. Les circonstances de mon éducation accidentelle ont favorisé cette ambition. Dès l'enfance j'ai été familier des montagnes et des lacs, de la mer et des solitudes des forêts : le Danger qui gambade au bord des précipices a été mon compagnon de jeu. J'ai foulé les glaciers des Alpes et vécu sous l'œil du Mont Blanc. J'ai été un vagabond des champs lointains. J'ai vu des villes populeuses, et observé les passions qui naissent et s'étendent, qui sombrent et qui changent, parmi des multitudes assemblées. J'ai vu le théâtre des ravages les plus visibles de la tyrannie et de la guerre ; cités et villages réduits à des groupes clairsemés de maisons noires et sans toit, et les habitants nus assis affamés sur leurs seuils désolés. J'ai conversé avec des hommes de génie vivants. La poésie de la Grèce et de la Rome antiques, de l'Italie moderne et de notre propre pays, m'a été, comme la nature extérieure, une passion et une joie. Telles sont les sources où ont été puisés les matériaux qui fournissent les images de mon Poème. J'ai considéré la Poésie en sons sens le plus englobant ; j'ai lu les Poètes, les Historiens et les Métaphysiciens³ dont les écrits m'ont été accessibles, et j'ai regardé le beau et majestueux spectacle de la terre, comme des sources communes de ces éléments qu'il est du ressort du Poète d'incarner et de combiner. Cependant l'expérience et les sentiments auxquels je

3. En ce sens il se peut qu'il y ait quelque chose de tel que de la perfectibilité dans les œuvres de fiction, nonobstant la concession souvent faite par les avocats du progrès humain que la perfectibilité est un terme qui n'est applicable qu'à la science.

fais référence ne constituent pas en eux-mêmes les hommes en Poètes, ils les préparent seulement à être les auditeurs de ceux qui le sont ! A quel point m'avérerai-je posséder cet attribut plus essentiel de la Poésie, le don d'éveiller chez d'autres des sensations pareilles à celles qui animent mon propre cœur, c'est ce que, à parler en toute sincérité, je ne sais point ; et c'est ce que, dans une disposition d'esprit ouverte et sereine, j'espère apprendre de l'effet que je produirai sur ceux auxquels je m'adresse à présent.

J'ai évité, comme je l'ai déjà dit, l'imitation de tout style contemporain. Mais il doit y avoir entre tous les écrivains de toute époque particulière une ressemblance qui ne dépend pas de leur volonté propre. Ceux-ci ne peuvent échapper à la sujétion commune qui naît d'une combinaison infinie de circonstances propres au temps où ils vivent ; bien que chacun soit en quelque mesure l'auteur de l'influence dont son être se trouve ainsi imprégné. Ainsi, les poètes tragiques du siècle de Périclès ; les ressusciteurs italiens du savoir antique ; ces intelligences puissantes de notre propre pays qui ont suivi la Réforme, les traducteurs de la Bible, Shakespeare, Spenser, les dramaturges du règne d'Élizabeth, et Lord Bacon⁴ ; les esprits plus froids de la période qui suivit ; — tous se ressemblent entre eux, et diffèrent les uns des autres dans leurs catégories diverses. Selon une telle vision des choses, Ford ne peut pas davantage être appelé l'imitateur de Shakespeare que Shakespeare l'imitateur de Ford. Il y eut peut-être peu d'autres points de ressemblance entre ces deux hommes que celui produit par l'influence universelle et inévitable de leur temps. Et c'en est une à laquelle ne peuvent se soustraire ni le scribouillard le plus médiocre ni le génie le plus sublime, quelle que soit l'époque ; je n'ai donc point essayé de m'y soustraire.

J'ai adopté la strophe de Spenser (une mesure d'une beauté inexprimable) non parce que je la tiens pour un modèle d'harmonie poétique plus raffiné que le vers blanc de Shakespeare ou de Milton, mais parce qu'il n'y a pas dans ce dernier de paravent à la médiocrité ; il vous faut réussir ou échouer. C'est peut-être ce que devrait désirer un esprit ambitieux. Mais j'ai aussi été séduit par l'éclat et la magnificence du son qu'un esprit nourri de pensées musicales peut produire par une disposition juste et harmonieuse des pauses dans cette mesure. On trouvera cependant des cas où j'ai complètement échoué dans cette tentative ; et l'un, que je prie ici le lecteur de considérer comme un erratum, où subsiste, par la plus grande inadvertance, un alexandrin au milieu d'une strophe.

Mais à cet égard comme à tout autre j'ai écrit sans crainte. C'est le malheur de notre époque que ces Écrivains, trop insoucieux de l'immortalité, soient excessivement sensibles à l'éloge ou au blâme du moment. Ils écrivent avec la peur des Revues devant les yeux. Ce système de la critique a surgi durant cette période de léthargie où la Poésie n'existait pas. La Poésie, et l'art qui fait profession d'imposer des règles et des bornes à ses pouvoirs, ne peuvent subsister ensemble. Longin n'aurait pu être le contemporain d'Homère, ni Boileau d'Horace. Pourtant cette espèce de critique n'a jamais osé prétendre à une compréhension qui lui soit propre : à la différence de la vraie science, elle a toujours suivi, et non précédé, l'opinion des hommes, et elle soudoierait même

4. Milton demeure unique dans l'époque qu'il illumina.

aujourd'hui par une adulation sans valeur quelques-uns de nos plus grands poètes pour qu'ils imposent des chaînes gratuites à leur propre imagination, et se fassent les complices inconscients du meurtre quotidien de tout génie ni aussi ambitieux ni aussi heureux que le leur. J'ai par conséquent cherché à écrire comme je crois qu'Homère, Shakespeare et Milton écrivaient, dans un dédain complet de la censure anonyme. Je suis certain que la calomnie et la présentation malveillante, bien qu'elles puissent émouvoir en moi la compassion, ne peuvent troubler ma paix. Je comprendrai le silence expressif de ces ennemis sagaces qui n'osent pas se faire confiance à eux-mêmes pour parler. Je m'efforcerai d'extraire, au milieu de l'insulte, du mépris et des malédictions, ces avertissements qui pourraient tendre à corriger les imperfections que de tels censeurs pourraient découvrir dans ce qui constitue mon premier appel sérieux au Public. Si certains critiques montraient une lucidité qui soit à la hauteur de leur malignité, combien grand serait le profit à tirer de leurs écrits virulents ! Pour l'heure, je crains d'être assez malicieux pour m'amuser de leurs coups mesquins et de leurs invectives boiteuses. Le Public devrait-il juger ma composition sans valeur, que je m'inclinerais assurément devant le tribunal dont Milton a reçu sa couronne d'immortalité ; et que je chercherais, si je survivais, à puiser dans cette défaite la force qui pourrait me donner le courage d'une nouvelle entreprise de pensée susceptible de *ne pas* être sans valeur. Je ne peux concevoir que Lucrèce, lorsqu'il médita ce poème dont les doctrines sont encore la base de notre savoir métaphysique, et dont l'éloquence a fait l'admiration du genre humain, ait écrit dans la terreur d'une censure telle que pourraient en apposer à ce qu'il produirait les sophistes dissimulés des nobles impurs et superstitieux de Rome. Ce fut à l'époque où la Grèce fut enchaînée et où l'Asie fut faite tributaire de la République, se précipitant elle-même dans l'esclavage et dans la ruine, qu'une multitude de captifs syriens, fanatisés par le culte de leur obscène Astaroth, et que les successeurs indignes de Socrate et de Zénon trouvèrent là une subsistance précaire en se faisant, sous le nom d'affranchis, les serviteurs des vices et des vanités des grands. Ces misérables étaient habiles à plaider, au moyen d'une batterie de sophismes superficiels mais plausibles, en faveur de ce mépris pour la vertu qui est le lot des esclaves, et de cette foi dans les prodiges, le substitut le plus fatal de la bienveillance dans l'imagination des hommes, qui, issue des communautés asservies de l'Orient, se mit alors à submerger dans son flot les nations occidentales. Est-ce là le genre d'hommes dont le sage et grand Lucrèce aurait dû considérer la désapprobation avec une crainte salutaire ? Le dernier et peut-être le plus médiocre de ceux qui suivent ces traces dédaignerait de garder la vie sauve à de telles conditions.

Du Poème aujourd'hui offert au Public, la composition a occupé à peine plus de six mois. Cette période a été consacrée à la tâche avec une ardeur et un enthousiasme sans relâche. J'ai exercé une critique vigilante et sérieuse de mon œuvre au fur et à mesure qu'elle prenait forme sous ma main. J'aurais voulu la livrer au monde dotée de cette perfection que confèrent, dit-on, le long labeur et la révision. Mais j'ai trouvé que, si je gagnais en exactitude par cette méthode, je risquerais de perdre beaucoup de la nouveauté et de l'énergie des images et du langage tels qu'ils jaillissaient frais de mon esprit. Et, bien que la composition elle-même n'ait pas occupé plus de six mois, les pensées ainsi disposées ont mis autant d'années à lentement s'assembler.

Je crois que le lecteur prendra soin de faire la distinction entre ces opinions qui ont une propriété dramatique en rapport avec les personnages qu'elles sont destinées à éclairer, et celles qui sont proprement les miennes. L'idée erronée et dégradante que les hommes se sont fabriquée de l'Être Suprême, par exemple, se trouve prise à partie, mais non l'Être Suprême lui-même. La croyance que quelques personnages superstitieux que j'ai portés sur la scène entretiennent au sujet de la Divinité, en tant qu'elle est injurieuse pour son caractère bienveillant, diffère largement de la mienne. En recommandant aussi un grand et important changement dans l'esprit qui anime les institutions sociales de l'humanité, j'ai évité de flatter en quoi que ce soit ces passions violentes et malignes de notre nature toujours prêtes à se mêler aux innovations les plus bénéfiques et à les altérer. Aucune concession n'est faite à la Vengeance, à l'Envie, ou au Préjugé. L'Amour est partout célébré comme l'unique loi qui devrait gouverner le monde moral.